

Amour Salsa et Bachata

Patrick Brulé

Chapitre 1

Amour...

...Fin août...

Déjà un mois que les vieux sont partis. Quel soulagement ! Désœuvrés, ils médisaient sur leur entourage... et nous étions les plus proches ! Ces dernières années, nos relations s'étaient établies sur une ignorance réciproque. Ils sont partis, nous étions pourtant sur la voie de l'apaisement ! Le seul rapprochement que nous avons, nous le devons à l'architecture des lieux : nos deux maisons sont bâties l'une contre l'autre au cœur du village. Leur escalier, donnant accès à l'étage supérieur, est situé contre notre chambre à coucher ; les

marches en bois craquent sous les pas tant et si bien qu'il nous était possible de savoir à quel étage ils se tenaient... Ils occupaient leur journée à nous espionner derrière le mur mitoyen, et nous, par jeu, faisons de même, ne leur accordant que peu d'importances.

Albert n'est pas un bon dormeur. Doté d'un sommeil très léger, il dort, bien souvent, avec un oeil ouvert ; mieux qu'un chien de garde car il n'aboie pas ! Mais être réveillé tous les jours de bonne heure l'épuisait de plus en plus, ses jours de repos n'étaient pas très bénéfiques. La brouille avec nos voisins fut consommée le jour où je suis intervenue pour leur demander de faire moins de bruit, surtout le matin. Dommage !

Albert travaille toute la semaine à Paris. Il adore son métier d'avocat, je le vois peu. Il loue une petite chambre près du Palais de Justice. Tous les mercredis soir, il prend le train pour venir me rejoindre, il ne manquerait, pour rien au monde, notre cours de danse. Il reprend le train de dix heures le jeudi matin pour revenir le vendredi soir ; et le reste de la semaine... il me le consacre entièrement. Et quand arrive le week-end, nous ne faisons rien ! Nous nous retrouvons, quel plaisir ! Nous passons notre week-end au lit, nous nous aimons, nous nous reposons... S'il nous arrive de nous lever, c'est alors pour

esquisser une salsa sur un air latino, notre musique préférée, nous révisons la leçon de la semaine.

Albert est amoureux comme au premier jour, toujours persuadé que notre première rencontre fut dans le jardin du musée Rodin devant la célèbre statue du Penseur. J'admirais la sculpture avant de visiter l'exposition consacrée aux œuvres érotiques très personnelles de l'artiste ; quel beau souvenir pour moi aussi ! Ce jour là, il est resté planté, face à moi, médusé ; je lui rappelais tant cette infirmière rencontrée dans les couloirs de l'hôpital dans le service où Paulette, ma mère adoptive, était hospitalisée... Fantasme-t-il toujours sur cette infirmière pour qu'il ne me reconnaisse point ? J'étais bien cette jeune fille déguisée en infirmière à l'époque... Avec Paulette, nous avions préparé un plan, nous devions réussir.

Un avocat, Albert, est arrivé du bout d'un de ces longs couloirs comme seul l'hôpital peut en inventer, il se présentait pour interroger ma mère alitée. Il désirait connaître les motifs du geste effectué par Paulette pour abréger les souffrances de Paul, atteint d'un Alzheimer. Il défendait alors Annabelle, qui risquait la « perpet », focalisant tous les soupçons et accusée à tort par toute la presse.

Paulette avait invoqué des raisons d'amour et de

consentements mutuels avec Paul, elle était son amie de vingt ans. A la suite du décès de Paul, la santé de Paulette ne cessait de décliner nécessitant l'hospitalisation. Paul l'attendait dans la mort respectant ainsi le pacte d'amour scellé entre eux. Elle devait donc gagner la confiance de celui qui viendrait l'interroger et le convaincre de lui administrer cette dernière pilule qui lui permettrait d'abréger ces souffrances, et rejoindre ainsi son Paul. Je me devais d'aider Paulette, désireuse d'en finir ; j'ai tout fait. Revêtue de dessous très sexy achetés spécialement pour l'occasion, j'avais endossé pour la première fois la blouse d'infirmière, laissant s'épanouir un décolleté prometteur. Je l'avais attendu dans le couloir, dragué, puis laissé avec Paulette et, s'il s'occupait bien de la malade, lui promettait des « merveilles ». Paulette avait fini de le convaincre. Alors qu'il lui administrait la dernière pilule, j'avais ouvert la porte de la chambre, et l'avais invité à me suivre dans la salle de radio contiguë à la chambre, et là, j'avais commencé à le déshabiller, il s'était laissé faire, fantasmant sur cette infirmière inconnue... Nous fûmes dérangés par le biper placé dans la poche de ma blouse, Il lui est resté ce goût d'inachevé, à moi aussi je dois l'avouer...

Et devant le Penseur, il ne m'avait pas reconnue tellement

persuadé de ne plus jamais revoir cette fille à qui il pense toujours ! Je le sens même si il ne me le dit pas. Nous nous sommes croisés de nombreuses fois dans ce musée, j'ai été jusqu'à le toucher, en forme de provocation. Les enseignements tirés de notre première expérience me dictaient que je devrais encore faire le premier pas, nous nous sommes quittés en échangeant nos adresses, je pensais avoir de nouveau conquis son cœur ce jour-là !

Il rêve encore à ce moment qui ne s'est jamais reproduit depuis ; il pense souvent à cette fille, je ne lui ai jamais avoué la vérité ; il était encore amoureux d'elle, fidèle, trois ans après, et moi, toujours folle amoureuse de lui, mon premier, seul et unique amour. Paulette a forcé les choses, nous devions nous rencontrer.

Non, je ne lui ai pas dit que j'étais son fantasme d'infirmière, j'aimerais tant qu'il le redécouvre lui-même. Peut-être un jour.... ?

Albert n'aime pas que je lui parle des faits et gestes de nos voisins que j'endurais tant bien que mal toute la semaine. Lorsque une fois ou deux je venais à me plaindre, Il me proposait toujours la même solution : reprendre le métier d'infirmière, arrêté suite à notre installation dans le village. La

reprise d'un métier si accaparant n'était pas, pour moi, à l'ordre du jour surtout que nous avions décidé d'avoir un enfant ; je devais donc garder ma liberté et taire les péripéties de la semaine. Albert m'avait toujours dit : « après la décision de vivre ensemble, nous achèterons une maison et après la maison, nous ferons un bébé », ce programme m'allait très bien ; c'est pour cela que notre week-end était sacré.

Et c'était justement ce jour choisi par nos "vieux" pour animer la matinée. A croire que la messe est dite de plus en plus tôt, le dimanche, ils remuaient avant même que le coq n'ait chanté ! Trois ans avec un tel voisinage avaient été trois ans de bague, tout était prétexte à querelle, à commencer par les arbres du jardin, trop hauts, trop denses, que nous avons fini par couper pour laisser la place à des rosiers, faisant taire une polémique de plus. Après les arbres, ce fut notre concubinage qui les chatouillait, ils sortaient ce mot avec dédain ; notre différence d'âge, 15 ans, à la fois peu et beaucoup. A notre première rencontre, il aurait fallu échanger nos curriculum vitae, ridicule ! Nous vivons ensemble depuis cinq ans, Albert approche maintenant de la quarantaine. En parlant de nous ils disaient :

- Regarde le vieux avec cette jeune, encore un cochon, et

ils ne sont même pas mariés !

Albert n'en a rien su, je gardais pour moi toutes ces réflexions désobligeantes. Enfin ! Ils sont partis jeudi matin, une ambulance est venue les chercher ; ils ne pouvaient plus rester seuls ; ils commençaient à se battre. Assis au deux bouts de la table, ils rivalisaient d'immobilisme. La boulangère est allée leur rendre visite à la maison de retraite. La directrice lui a dit qu'elle avait été contrainte de les séparer ; ils sont maintenant à deux étages différents ; ils ne cherchent même pas à se voir. Quand j'y pense, le sang se glace dans mes veines. Elle est belle la vieillesse ! Et dire que Paul et Paulette, mes parents adoptifs, a choisi de partir ensemble ; ils s'aimaient si fort. A croire que tout le monde n'est pas logé à la même enseigne dans la vie !

Les voisins ne sont plus là, nous n'en parlons plus, et savourons maintenant les matinées paisibles, Albert peut se réveiller doucement, sortir du lit sans bruit; j'en profite pour faire la grasse matinée ; deux heures après, marche après marche, craquantes, il monte les escalier en bois, me réveille doucement, avec le plateau du petit déjeuner dans les mains, ouvre la porte délicatement et me glisse dans l'oreille :

- Bonjour chérie, as-tu bien dormi ? Ton thé à la

bergamote est servi.

Il se dirige vers la fenêtre, tire les rideaux et l'ouvre, replie les persiennes, un petit air frais, parfum de rosée matinale, emplit la chambre, je tire le drap sur moi jusqu'au cou, attendant qu'il la referme. Le quatrième dimanche ainsi, véritable bénédiction des Dieux. Qu'il est doux, le bonheur ! Qu'il est bon ! Nous en profitons et le savourons, Albert s'est recouché, la matinée attendra...

... *coup de sonnette*...

- Qui peut bien nous déranger à cette heure ? Mais quelle heure est-il ? Me demande Albert.

- Il est midi ! Déjà ! J'étais reparti dans quelques rêves excitants...

Je me lève, enfile mon peignoir rose, regarde à travers les rideaux, discrètement, je reconnais notre voisine d'en face, elle attend sagement sur le trottoir, elle sonne de nouveau.

- Qui est-ce ? me demande Albert

- La voisine, réponds-je

- Qu'est-ce qu'elle veut ?

- Comment veux-tu que je le sache, mon chéri !

J'ouvre la fenêtre, questionne la tireuse de sonnette :

- Madame Durand ! Qu'est-ce qu'il y a Madame Durand ?

Je suis à la fenêtre du premier !

- Oh ! Rien de grave, je viens d'apprendre que la maison des vieux vient d'être vendue, vous aurez bientôt des voisins, c'est tout. Je n'en sais pas plus. Bon dimanche...

Deux mois se sont écoulés... les nouveaux voisins n'ont toujours pas emménagé. Nous vivons une douce quiétude, la maison d'à côté étant toujours vide ; le temps perdu durant la semaine, nous le rattrapons le week-end ; peu importent les heures qui s'égrènent, nous vivons un amour fou et passionné, occupant le plus clair de notre temps, jour et nuit confondus, entre la salle de bain, la baignoire, assez grande pour deux, le lit, et les plateaux repas.

J'avais conquis Albert à l'hôpital, surmontant enfin ma timidité de jeune fille, m'exhibant dans une tenue sexy et provocante sur les conseils de Paulette, je lui fais profiter depuis de cette passion devenue mienne. Consultant les magasins et la vente sur le net, je n'hésite pas à faire quelques emplettes durant la semaine pour compléter ma collection, j'espère toujours réveiller en lui le souvenir de l'infirmière. Autant les premières fois j'étais un peu jalouse, autant maintenant je ne rivalise plus, je suis devenue son égale ; je crois même l'avoir dépassée, en effet il m'a avoué ne plus penser à elle lorsqu'il est

avec moi !

Durant ces week-ends passés en amoureux, même le temps s'écoule lentement, la nature nous sourit, il fait beau ; la fenêtre entre baillée, les moineaux nous font la fête ; nous cimentons notre couple, jeune de cinq ans de vie commune. Nous parlons beaucoup, les heures passent et nous n'avons jamais fini. Je l'interroge sur son passé, simple curiosité féminine, il me raconte toujours cette rencontre à l'hôpital, il l'a vécue comme un coup de foudre ; il m'explique comment il a aidé un brave femme à mourir en lui faisant avaler une petite pilule et les remords enfouis au plus profond de lui qui le poursuivent encore. Il a longtemps cherché cette infirmière. Inconnue dans le service, elle s'est volatilisée le jour même. Il faudra bien qu'un jour il sache la vérité !

A la sortie du musée Rodin, nous avions nos adresses, nous n'avons pas attendu trop longtemps avant de nous revoir, le hasard, encore le hasard , décidément celui-ci fait bien les choses, nous fait nous rencontrer alors que je terminais mes six mois de stage validant ainsi mon diplôme d'infirmière. Travaillant au centre d'étude et de conservation du sperme humain (CECOS), assise derrière le bureau de la secrétaire, je le vis arriver. Il n'était plus nécessaire de faire les présentations, ni

de nous cacher derrière un paravent :

- Bonjour mademoiselle, comme je suis heureux de vous rencontrer ! Jamais deux sans trois !

Se penchant doucement vers moi, il continue d'une voix très discrète:

- J'allais vous téléphoner ! Si vous êtes libre, je vous invite à déjeuner ; devant la porte d'entrée de l'hôpital à la fin de votre service, vous acceptez ? je l'espère tant !

Plus rien n'avait d'importance pour moi, à cet instant même, je savais que ma vie basculait, que rien ne serait plus comme avant, je sentais une joie intérieure intense, et le bonheur m'envahir ...

Une demi-heure après il ressortait du service, je lui confirmais avec empressement que je serais libre à midi, le rendez-vous était pris.

La matinée fut chargée, mais ne voulant pas le faire attendre, je bloquais le carnet de rendez-vous à partir de onze heure quarante cinq, le médecin du service faisait cela de temps en temps lorsqu'il voulait sortir à midi, alors... pourquoi pas moi ! A midi, j'étais dehors, il était là, m'attendait. Il avait retenu une table dans un beau restaurant, à l'écart, privilégiant le calme aux abords mouvementés de l'hôpital, consacrant sûrement cet

instant qu'il savait magique, le point de départ d'une relation d'amour indestructible à n'en point douter. Ce moment était enfin arrivé, nous le ressentions tous les deux.

Assis l'un en face de l'autre à une table ronde, nous savourions pleinement le plaisir d'être ensemble. Nous remémorant notre exposition Rodin, il m'a posé des questions sur mon métier d'infirmière, j'en ai profité pour l'interroger sur les raisons qui le poussaient à venir dans notre service de dons du sperme, question que je pensais embarrassante. Mais sa réponse fut spontanée et directe : il était toujours à la recherche de son infirmière, une recherche éperdue qui le voyait fréquenter tous les établissements pouvant recevoir des blouses blanches, tout simplement ! Le déjeuner s'est déroulé trop vite. Ni le brouhaha de la salle, ni les interpellations des uns et des autres ne nous importunaient, nous étions seuls au monde. Les yeux dans les yeux, nous rougissions de plaisir. A la fin du repas, nous avons décidé de ne plus nous quitter et vivre à deux au quotidien. Je lui ai fait une place dans mon appartement, un beau deux pièces coquet au deuxième étage d'un petit immeuble. Nous sommes restés là, le temps de valider mes stages et de réussir les examens de fin de cycle. Avant d'aller vivre à la campagne pas trop loin de Paris, Albert tenait

absolument à ce que je sois diplômée, argumentant toujours sur les incertitudes de l'avenir.

Trois ans aujourd'hui, jeudi, que nous sommes dans ce petit village à une heure de train de Paris. Hier soir, belle soirée, nous étions ensemble pour notre cours de danse, le pas cubain et la cumbia, notre salsa commence à prendre une fière allure, une belle complicité s'installe dans le couple que nous formons sur la piste de danse. Albert est reparti ce matin par le train de dix heures, il me manque déjà. Quelle heure est-il ? Dix heures seulement. Le jeudi est le jour du ménage, je monte dans notre chambre faire le lit, passer l'aspirateur. Un bruit sourd me dérange, l'aspirateur ne peut pas donner déjà des signes de fatigue, il n'a pas deux mois ; je l'éteins ; le bruit recommence, il vient de la maison mitoyenne, depuis deux mois sans propriétaire ni locataire, rien ne troublait, notre tranquillité. Me précipitant à la fenêtre, je dois me rendre à l'évidence : de nouveaux voisins emménagent, quelle désolation pour nous ! Un camion d'une belle longueur est garé le long du trottoir, encombrant notre devant de maison jusqu'à la porte du garage. J'irai faire mes courses en fin de matinée, à pied, si la porte de mon garage est toujours bloquée. Je vais les laisser emménager ; les déranger serait sûrement très

mal interprété. Il est important d'installer tout de suite une relation de bon voisinage. Ce n'est sûrement pas un jeune ménage à en juger par la longueur du camion, le doux souvenir de mon premier déménagement me revient à l'esprit, il tenait sans mal, dans ma petite 2cv rouge, break tout de même, je n'occupais alors qu'une simple chambre d'étudiante. Je rallume l'aspirateur et promène la brosse un peu partout, mais mon esprit est ailleurs. Je n'arrive pas à me faire à l'idée que notre bonheur, si simple, risque de s'envoler avec cet emménagement. La vie est ainsi faite...

Il est déjà midi, je n'ai pas fini. J'ai perdu beaucoup de temps ce matin avec le ménage de la maison ; l'aspirateur a chauffé plus que de coutume, je n'arrêtais pas de l'éteindre et tendre l'oreille, deviner les allées et venues dans l'escalier de nos nouveaux voisins. Les pas des déménageurs étaient lourds, les meubles devaient l'être aussi, des meubles anciens sûrement ! Les armoires et commodes de maintenant ne valent plus grand-chose, il est très difficile de les déménager et encore moins de les démonter, ils sont en papier mâché ou carton bouilli, c'est du jetable ; l'exemple type de notre société de consommation, quel gâchis ! Il faut que je me dépêche d'aller chercher du pain, le boulanger ne fait pas de troisième fournée à

cette heure-là et comme il y a un boulanger en vacances dans le village, il est seul pour assurer la tournée. Je prends les clés pour fermer la maison, j'arrive à la grille, donnant sur la rue, je vais devoir passer devant le camion, traverser la rue, pour marcher sur le trottoir d'en face afin de ne pas gêner, personne ne m'a vue.

La rue est calme ce matin, les enfants n'ont pas d'école, ce sont les vacances de la Toussaint, la première semaine ; j'en profite pour m'arrêter devant les voisins, juste pour observer le déménagement et tenter d'apercevoir autre chose que tout ce mobilier sur le trottoir, heureusement que le temps est au beau pour une fois. Deux hommes à la fenêtre, un sur le trottoir, je traverse et questionne celui qui vient de monter dans le camion ; il me confirme qu'ils ne sont que trois seulement, chargés d'emménager, ils ne font que déposer les meubles dans chaque pièce respectant précisément leur destination suivant les ordres des clients. Une fois terminé, ils ferment le tout et rentrent à la Test de Buch, petit village sur le bassin d'Arcachon.

Non, mais, je rêve ! Expression apprise d'une bonne copine bordelaise à l'école d'infirmières. Ils sont du sud et ils montent dans le nord, comme c'est étrange ! Que viennent-ils faire chez nous ? Toutes les entreprises ferment à tour de rôle !

Et le temps ici ? On est bien loin du soleil des Landes, de la bonne odeur des pins, du sable sur la plage et pour ce qui est de l'eau, avec tout ce qu'il tombe dans le nord, si on pouvait en faire un bassin , Arcachon ne serait qu'une mare à canards !

- Qu'est-ce qu'elle veut la petite Sandrine, une baguette ?

Roland me tire de mes rêves. Voguant sur l'eau du bassin d'Arcachon, j'attendais sagement mon tour, à la porte de la boulangerie, suis-je déjà traumatisée par mes voisins ?

- Ça y est, on emménage à côté de chez toi !

- Ben oui, hein.

Oh, cet accent ! picarde depuis trois ans, je commence à parler comme eux, il faut que je me surveille un peu, ces fins de phrase sont assez lourdes, Albert me le fait souvent remarquer en rajoutant un « oh ! » à la fin de ma phrase pour accentuer un peu plus la lourdeur. Je dois faire attention...

- Alors, raconte... ?

- Ecoute, Roland, pour l'instant, je n'ai pas grand chose à te dire, rassure-toi tu seras le premier informé le jour où j'en saurai un peu plus.

Ma réponse est un peu sèche, mais Roland se permet souvent ces familiarités que je désapprouve totalement, surtout en public. Lorsque nous sommes arrivés dans le pays, un

groupe de gymnastique volontaire s'est monté et j'y suis allée, pensant ainsi tisser des liens avec les gens du pays ; au bout de trois séances tout le monde se tutoyait et se « baisouillait » pour se dire bonjour et surtout au revoir, avec la sueur en plus ! Roland fait partie de ses gymnastes volontaires de la première heure, un vrai Picard au franc parler et commerçant de surcroît ; autant dire que dans sa boulangerie, la France, que dis-je l'international, se refait tous les jours ! Je me suis bien gardée de lui dire que, Albert et moi, nous prenions des cours de danse, et encore moins parler de salsa, sinon tout le pays aurait été au courant dans la minute qui suivait.

- Les grasses matinées, le dimanche matin, à moins de tomber sur des loirs comme vous, c'est fini ! Remarque c'est bien pour Albert, il aura le temps de jardiner à la fraîche ! Tu vas pouvoir manger de bonnes salades... et du jardin, c'est tellement meilleur ! Oh ! Elle n'a pas l'air en forme la petite dame ce matin !

Il adore faire des incursions dans la vie privée des autres, et sa femme est bon public en ricanant sottement. Un peu épais le boulanger !

- Adé, Roland, ménage ta langue, cela peut encore servir !
Je sors du magasin préférant ne pas insister, la file

d'attente commence à s'allonger et ma vie privée ne regarde personne, même pas lui. J'ai deux cents mètres à faire pour arriver chez moi ; je passe devant le camion de déménagement, cela n'avance pas très vite, ils en ont bien pour l'après-midi entière, ça sent les gens du sud, ils se pressent... mais lentement !

J'avais raison, ils ont mis toute l'après-midi pour vider le camion mettant mes projets à l'eau. Je devais aller faire les courses pour assurer les repas de ce long week-end. Dans l'impossibilité de sortir la voiture, j'ai profité de cette belle journée d'arrière saison, véritable été indien, pour sortir une chaise longue sur la terrasse face au jardin à l'arrière de la maison. Je suis montée dans la salle de bains, me suis déshabillée, ai enfilé un peignoir et je suis redescendue prendre un bain de soleil ; la danseuse de salsa, que je suis, doit soigner son bronzage. Entourée de murs, bien tranquille, une belle végétation m'isolent de la curiosité de mes voisins ; il n'y avait que les vieux d'à côté, s'ils étaient montés sur une chaise et avaient passé la tête à travers le velux qui pouvaient éventuellement me voir, mais ils ont déménagé. Alors, ne dérangeant personne, je m'autorise un bain de soleil dans la tenue d'Eve. Les automnes sont souvent pluvieux ; l'hiver, le

soleil est rarement au rendez-vous, les derniers rayons chauds du mois de novembre, chauffant la peau, sont les meilleurs. Nue, allongée, mes lunettes de soleil sur le nez me protègent de cette réverbération, je m'assoupirais bien volontiers...

J'ai pris le dernier livre commandé sur internet. Pour mes lectures, j'aime bien aller un peu au hasard ; après avoir cherché dans la rubrique des jeunes auteurs, j'ai cliqué sur la catégorie premier livre ou essai, je me suis arrêtée sur ce livre du nom de « VENIELS » ; seul le titre m'a attirée, l'auteur, je ne le connais pas, c'est fou ce que l'on peut acheter par « coup de cœur ». Lorsque je démarre un bouquin, j'aime bien l'ouvrir au hasard et commencer à lire n'importe où, cela me permet de rentrer tout de suite dans le vif du sujet, je lis un paragraphe ou deux, cela me suffit pour apprécier ou non le style ; si cela me convient je démarre comme tout le monde par le premier chapitre. Ayant choisi le milieu du livre, j'ai devant moi un auteur, un peu romantique qui décrit le mariage d'un couple de Français, follement amoureux, dans une petite chapelle de Las Vegas, le tout arrosé de champagne. La façon dont il « déshabille » la bouteille révèle un petit goût de sensualité, ce livre me plaît bien, je saute immédiatement à la première page. Je n'ai pas encore commencé que je suis surpris, l'auteur reprend

les prénoms de mes parents, quel hasard troublant ! Mais non ! Pas du tout ! Je reconnais dans ce texte les derniers moments de la vie de Paul et Paulette qui ont lutté leur vie durant pour l'euthanasie, bien décidés à la mettre en pratique si nécessaire. A l'époque cela avait fait grand bruit, une plainte avait même été déposée, plainte qui n'a pas abouti. Il a un peu enjolivé le texte mais l'histoire est là, je continue...à peine romancée pour une fois, la réalité couchée sur le papier, incroyable, leur vie : catégorie roman ! Non, une biographie plutôt, mais comment est-ce possible ?

J'ai dévoré ce livre dans lequel Albert et moi nous avons notre chapitre, plus vrai que nature ! Inouïe ! Albert va être drôlement surpris, lui qui ne voulait plus entendre parler de Paulette, il garde toujours ce sentiment désagréable de l'avoir assassinée ! Son métier d'avocat va lui permettre d'enquêter sur ce jeune romancier.

...dring...dring...dring...

- Ou suis-je ? Ah! Je me suis endormie sur la pelouse, mon téléphone sonne... il est là... je décroche:

- Allo !

- Bonjour ma chérie ; j'ai l'impression de te déranger ? Tu as laissé sonner une dizaine de fois, tout va bien, très occupée ?

- Oui, chéri, tout va bien, très occupée ? non pas vraiment ! je bronze dans la chaise longue sur la terrasse ; tu me tires de mon bain de soleil ; en fait, tu me réveilles ; je m'étais endormie ; j'étais loin dans mes rêves !

- Dis-moi, j'étais présent au moins ?

- Bien sûr, mon chéri, tu sais que je t'aime ; tu étais de tous les instants, et c'est au moment où je pensais le plus fort à toi que le téléphone se met à sonner ; c'est souvent comme cela dans les rêves, c'est étrange le moment où le rêve et la réalité se superposent ! Mais qu'y a-t-il ? Rien de grave ?

- Si, si ! Très grave pour toi, je reprends le train de dix-sept heures trente, et demain, je ne travaille pas ! Notre week-end peut commencer !

- Des paroles graves comme ça, j'en redemande tous les jours ! Dépêche-toi, je suis impatiente, je t'aime.

- A tout de suite, j'arrive, je t'aime aussi.

Je repose le téléphone sur mon panier, tiens mon livre est tombé ! Jean Diwo, un de mes auteurs favoris... Mais quel rêve j'ai fait ?... Exposée plein sud tout l'après-midi, j'ai attrapé un bon coup de soleil ; j'ai chaud ; j'enfile mon peignoir et gagne la salle de bain, j'ai besoin d'une bonne douche. Ecrevisse, je suis couleur écrevisse même si la lumière artificielle exagère un

peu, je n'ai pas de marque de maillot, c'est sûr ! Je laisse couler doucement la douche en orientant le mitigeur vers le froid, l'eau de plus en plus fraîche, apaise ma peau, belle jouissance ! Je m'accorde un petit paradis de dix minutes, je sors, me sèche et passe ma robe d'intérieur. Il ne me reste plus beaucoup de temps, si je veux préparer une bonne surprise pour notre anniversaire d'installation dans cette maison ; je vais cuire un bon gâteau au chocolat pour ce soir, remonter de la cave une demi-bouteille et la mettre au frais, tous les prétextes sont bons pour une petite coupe ...

Le bruit d'une porte qui se ferme ! je reconnais la porte du garage, un bruit de moteur maintenant, Albert vient d'arriver. J'ai sorti notre beau plateau en métal argenté et l'ai posé sur la table basse du salon, deux coupes complètent les reflets, il adore les belles choses, qualité que j'apprécie chez lui. Il a ramené ce petit côté précieux de Milan où il a confirmé son diplôme d'avocat après sa validation en France ; les affaires sont souvent européennes, alors avoir un double diplôme en étant soi-même trilingue augmente considérablement les chances de réussite.

Mais que fait-il, il en met du temps ? Il a refermé la porte du garage pour repasser par la grille et la porte d'entrée alors

que la petite porte de côté suffit pour entrer dans la maison :

- Allez-y, entrez, ma femme est à l'intérieur.

- On ne voulait pas vous déranger... on voulait simplement vous saluer, n'est-ce pas Jacques ?

- Oui, ma femme a raison, ce n'est pas raisonnable, vous rentrez à l'instant de votre travail, on vous laisse.

- Non, non, restez. Bonjour chérie, je te présente nos nouveaux voisins, Monsieur et Madame..., ? En se tournant vers eux

- Dites simplement, Jacques et Nicole, entre voisins, pas de protocole.

- Très bien nous c'est Albert et Sandrine. Passez par là, dis-je en leur indiquant la direction du salon où les deux coupes attendent sur le plateau. Vous prendrez bien une petite coupe de champagne, je vais en chercher deux autres. J'avais mis une demi-bouteille au frais pour nous. Albert semble très étonné de mon accueil si pétillant et moi surprise de savoir que nos voisins sont déjà là, les déménageurs étaient restés vagues sur le sujet. Il est sûr que tous ces meubles dans une maison inhabitée seraient peut-être tentants pour d'autres. Ils sont plutôt du genre discret, pas très jeunes, la quarantaine passée, ont l'air assez sympa, cela va nous changer de nos « vieux ». Albert ne s'est

pas encore assis, il est venu m'embrasser dans le cou et m'a chargée de m'occuper de nos invités d'un soir, le temps de prendre une douche, il fait si chaud aujourd'hui et la « micheline » n'est pas climatisée !

- Albert nous rejoint dans deux minutes, le temps de prendre une petite douche. Mon mari rentre de Paris par le train, les conditions pour voyager en ce moment ne sont pas les meilleures, nos trains sont de vraies étuves. Mais vous, quand êtes-vous arrivés ?

-Quelques minutes avant votre mari, les déménageurs terminaient. Mais nous ne voulons pas vous importuner, votre mari a tenu à ce que nous fassions connaissance, mais vous comprenez que nous sommes impatients de nous installer, il nous faut fixer au moins les ampoules électriques avant la nuit ; nous préférons vous laisser ; saluez pour nous votre mari, et si vous voulez, acceptez notre invitation pour samedi soir avec un apéritif un peu copieux. Vous ferez la connaissance de notre fils, son séjour linguistique anglais sera fini.

- Je ne vous retiens pas plus. Nous acceptons volontiers votre invitation, je vous raccompagne jusqu'à la grille.

-Souhaitez une bonne soirée à Albert de notre part. Merci et à samedi. Enchantés d'avoir fait votre connaissance.

- Nous aussi, à samedi.

Je n'ai pas fait trop d'effort pour les retenir, je l'avoue, mais je connais trop Albert pour savoir qu'il ne pouvait faire autrement en les croisant sur le trottoir. Cette soirée nous était réservée, j'apprécie d'autant plus cette initiative de nos voisins. La douche a fini de couler, Albert descend les escaliers, son parfum exhale sa fraîcheur derrière lui :

- Mais, ils sont déjà repartis ?

- Ils te souhaitent une bonne soirée mais tenaient à s'installer avant la nuit, je les comprends.

- Et alors ces coupes, je cherche depuis que je suis monté dans la salle de bains, j'ai fait une gaffe, j'ai oublié un anniversaire ? Que fêtons-nous ? Ton rêve de cet après-midi ?

- Chéri, fais travailler un peu de ta mémoire, nos trois ans dans la maison !

- Ah, oui ! J'avais oublié tout passe si vite, déjà cinq ans que nous nous connaissons. Bon, on parle deux minutes de nos voisins, comment tu les trouves ?

- Bien, ils me font bonne impression, ils doivent avoir à peu près ton âge, j'ai l'air d'une jeune fille à côté mais cela ne me déplaît pas. Du reste, ils nous invitent à un apéritif dînatoire samedi soir. Ils t'ont dit qu'ils avaient un fils ?

- Non, pourquoi ils ont un fils ?

- Oui, il est en Angleterre, en séjour linguistique durant ces vacances de la Toussaint, je n'en sais pas plus. Il rentre samedi, il sera là. Bon, la page « voisins » est close, non ?

- Oui, tu as raison, attendons samedi chez eux pour en parler ! Et maintenant passons aux choses sérieuses. Eh dis ! Tu as pris des couleurs cet après midi, nue au soleil !

- Oui, j'ai « rôti » un peu ; je me suis assoupie ; attends, ne bouge pas, je vais chercher la bouteille.

J'ai sorti la bouteille de champagne du réfrigérateur ; dans la main, la fraîcheur qu'elle dégage se mélange au soleil de ma peau ; je la pose délicatement sur la table, Albert s'est rapproché de moi, doucement je déshabille le col, une pulsion subite me saisit, je desserre les liens du muselet qui l'emprisonne, les liens de ma robe se dénouent, je tiens le bouchon et tourne la bouteille d'un geste doux et continu, nos corps frémissent, le bouchon saute, ma robe tombe sur le parquet, je chavire, Albert avec... le week-end a commencé...

Le bébé, enfin ! Peut-être ? La nuit a été folle... Combien faut-il de nuits ainsi pour pouvoir déclarer un heureux événement ? J'espère de nombreuses car elles sont si bonnes,

mais nous espérons tellement une grossesse que nous aurions du mal à attendre plus longtemps. Si je suis enceinte, Albert sait que nous devons être plus raisonnables pour que le bébé reste accroché ! Je ne sais si nos nouveaux voisins ont écouté, l'oreille collée au mur, il est vrai que l'on n'a pas pris de précautions, oubliant leur déménagement, oubliant depuis deux mois le principe même d'avoir des voisins.

J'entends Albert monter avec le petit déjeuner, je ferme les yeux, allongée, sereine, heureuse :

- Ton thé, chérie, pour toi et le petit qu'on a peut-être cette fois !

Je lui souris, je me redresse et lui fais un peu de place sur le lit, je ne suis plus couleur écrevisse mais homard :

- Pas de bain de soleil pour toi, aujourd'hui, regarde tes seins couleur carmin, une Peau-rouge, ma petite squaw ! il me caresse délicatement, les effets du soleil de la veille amplifient considérablement les sensations :

- Si tu continues, chéri, tu vas devoir te remettre au lit, et cette fois on part pour des jumeaux !

- Non ! Non ! je m'arrête, je viens de mettre le CD de Compañ Segundo sur la chaîne hi fi, dépêche-toi de te lever la musique commence... ne t'habille pas, viens comme cela, tu

auras tout le temps après ... un, deux, trois... cinq, six, sept ... première danse, une mise en forme au petit matin. Salsa toute la journée. Après la première de la journée dans la tenue d'Eve, le CD a tourné en boucle toute la matinée. Vaquant à nos occupations respectives, le hasard nous retrouvait, et la danse reprenait de plus belle ; la démo de la fin de matinée fut éblouissante mettant en application nos cours des semaines précédentes ; j'avais pris soin de mettre mon tee-shirt « Latin Gem », rouge inscrit à l'encre dorée, la tenue de notre club de danse, et le pantalon moulant coordonné, le résultat eut le don de provoquer une atmosphère très sensuelle, provoquant les pulsions d'Albert ; les volets à moitié rabattus protégeaient des rayons du soleil ; la lueur filtrant des persiennes ressemblait à celle traversant les jalousies de bois des fenêtres sans carreaux de La Havane.

A dix-huit heures, la pénombre de la pièce éclaire deux mojitos bien alcoolisés posés sur la table, encadrés par les deux fauteuils hauts en osier style « Emmanuelle », nous sommes à La Bodeguita del Medio, je suis sa « Guantanamera », il est mon Ernesto... enlacés pour la salsa de la nuit...

... Le samedi soir chez les voisins...

